

qua, l'oxyde de carbone, l'hydrogène sulfuré, etc., sont encore en se chargeant des miasmes et des éthers qui s'exhalent des marais, des étangs, des hôpitaux, des cimetières et, en général, de tous les lieux où séjourner des matières animales en putréfaction. Les odeurs les plus délicates et les plus suaves sont susceptibles d'altérer l'air atmosphérique et de produire l'asphyxie dans un appartement, lorsque celui-ci n'est point ventilé. Ainsi le parfum des roses peut occasionner la mort comme l'acide carbonique dans une chambre hermétiquement fermée; la seule différence est dans la quantité. Le mode d'action de toutes les substances délétères n'est pas le même; les unes agissent sur la circulation, les autres sur le système nerveux, d'autres sur les organes respiratoires, et la plupart sur le tube digestif.

— **Substances délétères solides.** Les substances délétères solides comprennent presque tous les poisons dont les effets sont très-violents et très-prompts. Tels sont le sulfate et l'oxyde de cuivre, l'arsenic, les sels de mercure, le carbonate et le murate de baryte, le bore, le nitrate d'argent, la potasse, le soude, les cantharides, les champignons, les fruits, les fleurs, les tiges et l'écorce de certaines plantes; les solanées en général, le laurier-cerise, le laurier-rose, le toxénaire, le houx, le syphilis et toutes celles qui leur sont analogues exercent leur action délétère sur le tube digestif. Plusieurs d'entre elles agissent en outre, après leur absorption, sur le système lymphatique, le système sanguin et le système nerveux. Presque tous les poisons minéraux sont corrosifs et débilitants tout à la fois.

— **Substances délétères liquides.** Tous les acides minéraux sont délétères; tels sont les acides nitreux et nitrique, sulfureux et sulfurique; l'ammomoniac liquide est aussi délétère. Le suc d'un grand nombre de plantes, le venin de beaucoup de reptiles, surtout celui du genre vipère, sont des substances très-délétères et mortelles pour la plupart. Il en est de même du virus de la rage, de la rage du bœuf, de la syphilis et de tous ceux dont certains bœufs. L'eau elle-même est délétère lorsqu'elle tient en dissolution certaines substances minérales ou qu'elle a été corrompue par le mélange de substances animales ou végétales en putréfaction. Tous ces poisons agissent, ou sur les organes digestifs, ou par leur absorption dans le système circulatoire. Les uns sont excitants, les autres stupéfiants ou débilitants.

— **Substances délétères gazeuses.** Presque tous les gaz, à l'exception de l'oxygène, possèdent des propriétés délétères plus ou moins directes. Quelques-uns, comme l'hydrogène sulfuré, tuent avec la rapidité de la foudre. Il suffit d'un quinze-centième de ce gaz pour faire périr un chat, un chien, un cheval de moyenne taille succombe rapidement en respirant dans un milieu contenant un huit-centième d'hydrogène sulfuré. Un cheval ne tarderait pas à mourir dans un air qui en contiendrait un deux-cent-cinquantième. L'oxygène, qui est l'élément essentiel de la respiration, ne tarderait pas à devenir nuisible si on le respirait pur pendant quelque temps. Cet effet a été plusieurs fois observé chez des phisiques qu'on avait essayé de traiter par l'oxygène qu'on leur faisait respirer en abondance. L'azote ne possède point de propriétés délétères, mais, comme le vide, il produit l'asphyxie quand on le respire. L'acide carbonique mélangé en petite quantité à l'air atmosphérique ne produit point d'effets nuisibles; toutefois on sait avec quel rapidité il tue lorsqu'on le respire abondamment dans un appartement fermé ou dans les caves qui renferment de la vendange, du cidre ou de la bière en fermentation. L'air atmosphérique est souvent rendu délétère par les substances étrangères dont il est chargé.

**DELEURE (Charles)**, littérateur français, connu sous le pseudonyme de **Paul d'Ivoi**, né à Avignon le 6 mars 1814, mort en 1881. Les hasards de l'existence l'avaient, dès son adolescence, attachés au Midi pour le conduire dans les froides contrées du Nord, en Belgique. Entraîné par sa nature artistique, il s'occupa d'abord de peinture, puis, sans quitter le pinceau, il saisit la plume dans le pays où la liberté de la presse rend la publication, sinon lucrative, du moins très-facile. Il rédigea plusieurs journaux belges, entre autres *l'Observateur belge*, où l'on remarqua sa causerie ingénieuse et délicate. Cédant aux sollicitations du directeur du *Courrier de Paris*, il vint prendre dans la phalange littéraire de la capitale la place réservée à son talent et à son esprit éminemment parisien. Ses débuts dans la chronique de ce journal firent sensation. Cette causerie quotidienne, variée, spirituelle et toujours attrayante, charmait les lecteurs et surtout les lectrices. C'était un enroulement général, et ses gracieuses anecdotes, agréablement racontées, couraient la province et l'étranger par l'intermédiaire des journaux qui se plaisaient à les reproduire. Ses idées, inconnues la veille, furent promptement appréciées et recherchées.

Par le charme et la variété de son talent, M. Paul d'Ivoi (donnons-lui ce nom qu'il a fait sien) avait mis la chronique à la mode, depuis que le *Courrier de Paris* l'avait inaugurée à la place d'honneur, dans les colonnes

réservées d'ordinaire à la politique. Le *Messager de Paris*, ce phénix qui renait de ses cendres et de l'Estafette, s'estima heureux de pouvoir s'assurer le concours de ce précieux collaborateur, dont les récits servaient de hameçon pour le pêche à l'abbé. La *Patrie*, par son invention *Courrier de Paris*, ne tarda pas à se donner le luxe d'un peloton de cinq ou six chroniqueurs, à la tête desquels elle plaça M. Paul d'Ivoi. Il dut se multiplier pour expédier en même temps des articles dans les journaux de Paris, les journaux de province, *l'Illustration*, et des correspondances théâtrales. Il collaborait aussi activement au *Figaro*, à *l'Illustration* et à d'autres journaux littéraires ou illustrés.

Cette fécondité s'expliquait par une très-grande facilité de conception et de style et par un labeur de tous les jours et surtout de toutes les nuits. Pour en donner une idée, le *Charivari* le représenta entouré de secrétaires chargés d'aller recueillir des nouvelles. Paris des renseignements et des nouvelles. Son esprit observateur et impressionnable, sa mémoire fidèle et ses relations d'artiste et d'écrivain lui fournissaient les matériaux de ses chroniques mieux que n'aurait pu le faire les secrétaires les plus actifs. Son grand art, c'était d'improviser sur l'anecdote du jour, bal ou concert, livre ou tableau, mort ou mariage, succès dramatique, duel ou sport, une causerie ingénieuse et délicate, toujours convenable dans la forme, comme celle d'un écrivain qui respecte ses lecteurs, et honnête dans le fond, comme celle d'un homme qui se respecte lui-même. Le scandale, cette mine exploitée trop souvent de nos jours par les impuissants et les envieux, n'avait ni troublé, ni troublait son esprit, n'était point son fait. A son avis, la critique, loin de perdre de son autorité, gagnait sous tous les rapports à faire preuve de bienveillance.

Le style de M. Paul d'Ivoi se distinguait par sa facilité et son esprit plus que par la précision; il ne manquait pas d'élegance, mais que parfois le temps lui manquait pour polir sa phrase. Ce spirituel chroniqueur, ce confère indulgent et aimable, comptait un grand nombre d'amis, presque tous attachés à lui par la reconnaissance de quelque service reçu. Sa mort fut considérée comme un malheur public dans la république des lettres; tous ses confrères voulurent joindre leurs prières à sa tombe et venir en aide à ses deux petits enfants orphelins; mais M. Paul d'Ivoi, homme de cœur avant tout, et bon père autant que confrère généreux, avait consacré le produit de ses veilles à assurer l'avenir de ses enfants, qu'il adorait.

**DELEUZE (Jean-Philippe-François)**, naturaliste français, adepte du magnétisme animal, né à Sisteron en 1753, mort en 1835. D'abord sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, il se voua, après le licenciement de son régiment, à l'étude des sciences naturelles, et fut nommé, en 1793, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, dont il devint bibliothécaire en 1828. Il a traduit les *Amours des plantes* de Darwin (1799), et les *Saisons* de Thompson (1801); mais il est surtout connu par ses travaux sur le magnétisme animal. Il se livra sur cette matière à un grand nombre d'expériences, qui firent naître en lui la conviction la plus ferme. Il s'est efforcé d'établir, dans ses ouvrages, que le patient n'a plus de communication avec les magnétisés, qu'avec son magnétiseur; qu'il voit en lui-même et en autrui le jeu des organes, en indique les altérations, connaît les maux et les remèdes, tant qu'il est dans l'état magnétique, et que, rendu à son état normal, il ne se rappelle rien. Ces idées se trouvent consignées dans ses ouvrages: *Histoire critique du magnétisme* (1813-1819, 2 vol.); *Instruction pratique sur le magnétisme animal* (1819 et 1836); *Défense du magnétisme* (1819); *Mémoire sur la faculté de pression* (1836), etc. Nous citerons, parmi ses autres ouvrages: *Eudoxe, Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie* (Paris, 1810, 2 vol. in-8°); *Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle* (Paris, 1823, 2 vol. in-8°), etc. Il a publié en outre de nombreuses dissertations dans les *Annales du Muséum* et des articles littéraires ou autres dans plusieurs journaux.

**DELEUZE (Nicolas FRAXINIS)**, dit, théologien belge. V. FRAXINIS.

**DELEYRE (Alexandre)**, littérateur français, né aux Porblats, près de Bordeaux, en 1726, mort en 1797. Il entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, puis passa à la prêtrise, et fut dévotion outrée à l'athéisme, se lia avec plusieurs des principaux philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut un des collaborateurs de *l'Encyclopédie*, où il donna, notamment, l'article **FANATISME**, prit part à la rédaction du *Journal des savants*, coopéra à *l'Histoire des voyages*, par Prévost, publia divers ouvrages et occupa quelque temps une place de bibliothécaire à Parme.

Lorsque éclata la Révolution, Deleyre embrassa les idées nouvelles et fut nommé député à la Convention dans la Gironde, il vota la mort de Louis XVI, devint membre du conseil des Anciens, en 1795, et fut élu membre de l'Institut lors de sa création. On a de lui de nombreux ouvrages: *Le génie de l'homme*, 3 vol. in-12; *le Génie de Montes-*

quieu (1758, in-12), *le Père de famille* et *le Véritable ami*, comédies traduites de Goldoni (1758); *Esprit de Saint-Evremond* (1761, in-12), etc.

**DELFAN** (dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Montet (Auvergne) en 1637, mort en 1676. Les bénédictins ayant résolu, sur l'avis du grand Arnauld, de donner une édition des *Œuvres de saint Augustin*, chargé de ce travail Delfan, qui, par un avis publié en 1670, invita les savants et les membres de son ordre à l'aider dans cette entreprise et se mit avec ardeur à l'œuvre. Un écrit contre l'usage de donner des bénéfices en commande, qu'il publia à Venise (1524, in-fol.), l'autre inséré dans *Veterum scriptorum et monumentorum collectio*, — Jean DELFINO fut successivement ambassadeur de la république de Venise en Pologne, en Espagne, en France, après de l'empereur d'Allemagne, à Rome, etc.; procureur de Saint-Marc, évêque de Vicence, et reçut le chapeau de cardinal en 1604. — Son frère, Nicolas DELFINO, fut également chargé de différentes missions diplomatiques et remplit le poste de général des troupes de Levant, en 1604. Joseph DELFINO était capitaine général de la flotte vénitienne chargée de garder, en 1654, le passage des Dardanelles, pendant la guerre qui avait éclaté entre Venise et la Turquie. Le 6 juillet, il se trouva en présence de la flotte ottomane, commandée par Amurat, pacha de Bude, dont les forces étaient trois fois supérieures aux siennes. Il n'hésita pas à donner le signal du combat; mais, séparé bientôt du reste de sa flotte, il eut à lutter avec quatre vaisseaux, deux galères et deux galasses, contre un ennemi qui l'enveloppa de tous côtés. Il combattit avec la plus grande intrépidité et, bien que resté seul, il parvint à dégrader son vaisseau démanté, criblé de boulets, et à rejoindre le reste de sa flotte, qui avait gagné la haute mer. — Jean DELFINO, prêtre et poète, né à Venise en 1617, mort à Udine en 1699, fils de Nicolas. Il fut sénateur de Venise, patriarche d'Aquilée, et reçut le chapeau de cardinal en 1667. Il composa quatre tragédies, remarquables par la noblesse du style et par la conduite de l'action, *Cleopâtre*, *Lucrèce*, *Médor* et *Crésus*, dont il existe une excellente édition, sous le titre: *La Tragedie di Giovanni Delfino* (Padoue, 1733, in-4°). Il a laissé en outre des *Dialogues philosophiques* en vers, publiés dans les *Miscellanee di varie opere* (Venise, 1740). — Marc-Daniel DELFINO fut archevêque de Damas, vice-légat d'Avignon, nonce en France (1698) et cardinal (1702). Il composa deux autres tragédies, remarquables par la noblesse du style et par la conduite de l'action, *Cleopâtre*, *Lucrèce*, *Médor* et *Crésus*, dont il existe une excellente édition, sous le titre: *La Tragedie di Giovanni Delfino* (Padoue, 1733, in-4°). Il a laissé en outre des *Dialogues philosophiques* en vers, publiés dans les *Miscellanee di varie opere* (Venise, 1740). — Marc-Daniel DELFINO fut archevêque de Damas, vice-légat d'Avignon, nonce en France (1698) et cardinal (1702). Il composa deux autres tragédies, remarquables par la noblesse du style et par la conduite de l'action, *Cleopâtre*, *Lucrèce*, *Médor* et *Crésus*, dont il existe une excellente édition, sous le titre: *La Tragedie di Giovanni Delfino* (Padoue, 1733, in-4°). Il a laissé en outre des *Dialogues philosophiques* en vers, publiés dans les *Miscellanee di varie opere* (Venise, 1740).

**DELFICO (Melchior)**, historien et homme d'Etat italien, né au château de Longano, près de Teramo (royaume de Naples), en 1744, mort en 1835. Issu d'une famille patriarcale, il studia à Naples la jurisprudence et l'économie politique, sous la direction de Genovesi, de Mazzuchi et d'autres savants renommés. Il voyagea ensuite pendant plusieurs années à l'étranger, pour compléter les connaissances de son père, et revint en Italie dans son pays natal, il débuta par un *Essai philosophique sur le mariage* (1774), et s'occupa ensuite de recherches sur les moyens d'améliorer le bien-être de la population agricole, par des talents, ambitieux ou peu consciencieux, n'était point son fait. A son avis, la critique, loin de perdre de son autorité, gagnait sous tous les rapports à faire preuve de bienveillance.

Le style de M. Paul d'Ivoi se distinguait par sa facilité et son esprit plus que par la précision; il ne manquait pas d'élegance, mais que parfois le temps lui manquait pour polir sa phrase. Ce spirituel chroniqueur, ce confère indulgent et aimable, comptait un grand nombre d'amis, presque tous attachés à lui par la reconnaissance de quelque service reçu. Sa mort fut considérée comme un malheur public dans la république des lettres; tous ses confrères voulurent joindre leurs prières à sa tombe et venir en aide à ses deux petits enfants orphelins; mais M. Paul d'Ivoi, homme de cœur avant tout, et bon père autant que confrère généreux, avait consacré le produit de ses veilles à assurer l'avenir de ses enfants, qu'il adorait.

**DELFINO (Domenico)**, savant italien du XVIII<sup>e</sup> siècle, a publié une sorte d'encyclopédie sous le titre de *Sommario di tutte le scienze* (Venise, 1556, in-4°).

**DELFINO (Frédéric)**, médecin et astronome italien, né à Padoue en 1477, mort en 1547, exerça d'abord avec un grand succès la médecine à Venise. Il en était arrivé à diagnostiquer les maladies avec une sagacité telle qu'il se vit accuser de magie et qu'il dut quitter cette ville. Il se retira à Padoue, où il devint professeur d'anatomie. On a de lui des traités, dont deux: *De fluxu et refluxu aquae maris* et *De motu octavae sphaerae*, ont été publiés à Venise (1559, in-fol.).

**DELFINO (Jean-Pierre)**, théologien italien, né à Brescia, en 1709, mort en 1770, devint archevêque de Saint-Zénon. Il a laissé plusieurs autres écrits: *Il tempio di Dio, o sia la giustificazione dell' uomo* (Brescia, 1760).

**DELFOSE (Noël-Joseph-Auguste)**, homme d'Etat belge, né à Liège, mort le 22 février 1858. Avocat à la cour d'appel, membre depuis 1848 de la chambre des représentants de Belgique, qu'il fut appelé à l'honneur de présider (1856), fut élu pour le grand collège, très-marquée à toutes les discussions importantes de cette assemblée. Homme d'Etat éclairé, législateur profond, philosophe tolérant, mais convaincu, ami de la liberté, il était l'un des soutiens les plus puissants de l'opinion libérale. Le 1<sup>er</sup> mars 1848, à la chambre des représentants, il prononça un discours mémorable, qui fit une impression profonde dans le pays; il se terminait par ce passage, converti d'applaudissements: « L'indépendance de la Belgique est de conserver intacts les libertés dont elle jouit. On vous disait tantôt que les idées de la Révolution française feraitient tour du monde. Je vous dirai que pour faire le tour du monde, elles n'ont plus qu'à passer par la Belgique. Nous avons en Belgique les grands principes de liberté et d'égalité; ils sont inscrits dans notre

constitution, comme ils sont gravés dans nos cœurs. »

**DELF**, en latin *Delf Batavorum*, ville forte de Hollande, dans la province de Hollande méridionale, arrond. et à 13 kilom. N.-O. de Rotterdam, sur la Schie et le canal de Rotterdam à La Haye; 21,550 hab. Place de guerre de 3<sup>e</sup> classe; arsenal, école d'artillerie, de génie et de marine; école de commerce et d'industrie. Fabriques de draps, de couvertures, de tapis, de balence, d'instruments de mathématiques et de physique; brasseries, distilleries d'eau-de-vie; teintureries, savonneries; nombreux moulins à vent. « Une fabrication qui y fut jadis en renom, celle de la balence, a complètement disparu, dit M. J.-A. du Pays. Ces anciennes fabriques de Delf étaient faites à l'imitation des formes et des dessins des porcelaines chinoises. A cette époque, la fabrication de ces porcelaines était un secret inconnu en Europe; la poterie d'argile était la seule en usage. Les admirables produits qui arrivaient de la Chine devaient nécessairement exciter l'esprit d'imitation des potiers hollandais, et ces anciennes pièces de la céramique de Delf, devenues très-rare, sont curieusement recherchées des amateurs. » Les rues de la ville, tristes et désertes, sont sillonnées de nombreux canaux.

Delf possède quelques édifices intéressants par leur architecture et les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Nous citerons en première ligne la Cour des Princes (*Prinsenhof*), ancien château, transformé en caserne. Cette maison, après avoir fait partie d'un couvent de Sainte-Agathe, devint la demeure du prince. C'est là que fut assassiné, le 10 juillet 1844, Guillaume le Taciturne, roi d'Espagne, avait mis la tête à prix. Une inscription placée sur le mur rappelle ce tragique événement. S'il faut en croire la tradition, des trous que l'on montre dans la muraille seraient les trous laissés par les trois balles dont l'arme était chargée.

La vieille église (*Oude-Kerk*), surmontée d'un clocher sensiblement incliné, par suite du tassement des pilotis sur lesquels il repose, renferme le tombeau du célèbre amiral Tromp, qui livra trente-deux combats sur terre et parcourut le canal, ayant un balai attaché au grand mât, pour signifier qu'il avait envahi la mer des Anglais. On remarque en outre dans cette église les tombeaux de l'amiral Piet Hein et du naturaliste Leewenhok. Dans l'église neuve, construite en 1831, se voient le tombeau de Hugo Grotius, célèbre auteur du *Droit de la guerre et de la paix*, et le magnifique monument érigé par les états à la mémoire de Guillaume de Taciturne. *Aeterna memoria Guilielmi Nassovi, patris patriae, cum Philippus II, Hispaniae rex, ille Europa timor timuit, non domuit, non terruit, sed empto percussore fraude necavit sustulit.* La statue de Guillaume repose sur un dais soutenu par des colonnes. A ses pieds est couché un petit chien. Au chevet du monument est une seconde statue représentant le prince assis. Entre les colonnes des médaillons des figures allégoriques de la Liberté, la Justice, la Prudence, la Religion. L'hôtel de ville (1618), tour surchargée d'ornements, renferme quelques tableaux. Signalons aussi l'arsenal, situé dans une île entourée de canaux, et l'Académie royale, où l'on réunit la collection de machines qui était auparavant à Amsterdam.

Delf, une des villes les plus anciennes de la Hollande, fut entourée de murailles en 1670, consumée presque totalement par un incendie en 1570, elle fut rebâtie, quelque temps après; mais, en 1654, l'explosion d'une poudrière y détruisit plus de deux cents maisons.

**DELF (VUE DE)**, tableau de Van der Meer; musée de La Haye. La vue est prise des bords du canal qui met Delf en communication avec La Haye; sur l'eau, d'une transparence merveilleuse, se balancent quelques embarcations. Au fond se dressent des habitations dominées par deux ou trois clochers pointus. C'est là tout le tableau; au point de vue de l'exactitude, il ne se peut rien voir de plus vigoureux et de plus magistralement éclairé. Cette peinture est un des chefs-d'œuvre de Jean van der Meer ou Vermeer, de Delf, artiste dont le nom était à peine connu d'un petit nombre d'amateurs, il y a quelques années, et qui, grâce aux savantes recherches de W. Bürger (T. Thoré), a été classé depuis peu parmi les peintres les plus habiles de l'école de Rembrandt. M. Viardot, dans ses *Musées de Hollande*, cite cette *Vue de Delf* comme une œuvre excellente et capiteuse, et l'eau s'écoula, ont au moment où les Français parvenaient à y pénétrer. Delgrès n'avait pas compté sur un succès militaire; mais il avait espéré amener la France à un vigoureux compromis peut-être, en lui montrant fort et puissant le parti que son gouvernement voulait de nouveau réduire à la servitude. Toute justice régulière avait disparu, la voix de la nation était venue échoir; les bords furent chassés et traqués comme les bœufs, et non-seulement la potence fonctionna sans relâche, mais on poussa la fureur jusqu'à renouveler les tortures les plus révoltantes du moyen de l'esclavage, la roue, le bûcher et la cage de fer.

**DELLASSE (Félix-Joseph)**, littérateur belge, né à Spa en 1809. Il a pris part à la rédaction

de plusieurs journaux, le *Libéral*, le *Radicale*, le *Débat social*, etc. Outre des articles insérés dans ces organes du parti libéral le plus avancé, M. Dellasse a publié diverses brochures politiques, collaboré aux *Suppléments littéraires* de Guérard, à *la Grotte de Remouchamps* (1852), ouvrage posthume de son frère, et il a fait paraître: *l'Annuaire dramatique* (Bruxelles, 1839-1847, 9 vol. in-12); *les Bords de l'Amblève* (Liège, 1833, in-8°), en collaboration avec Thoré; *les Ecrivains, hommes politiques de la Belgique* (1857), etc.

**DELHMEH**, roman d'aventures, qui est, avec *Antar*, un des ouvrages les plus populaires de la littérature arabe. Il décrit les mœurs des tribus arabes sous les Ommyades et sous les Abbassides. Le sujet est des plus simples: c'est l'histoire d'un pauvre orphelin sans fortune qui, à force de courage, d'énergie et de patience, s'élève au premier rang dans sa tribu, après avoir accompli mille exploits de divers genres. Ces grands récits d'aventures réussissent même dans nos littératures raffinées de l'Occident; à plus forte raison chez des peuples dont les peignent fidèlement les mœurs et la vie. Le roman de *Delhemeh* ne forme pas moins de cinquante-cinq volumes. La chose étonnante moins quand on saura qu'il n'était pas destiné à être lu, mais bien à être récité par ces conteurs qu'on retrouve dans toutes les tribus arabes et qui abondent dans les villes de l'Orient. Les Orientaux ont presque tous des voix et des talents; pour eux, la vie est comme un sonnet, et c'est l'imagination qui leur procure leurs plus grands plaisirs, leur faisant oublier le despotisme sans bornes qui pèse sur eux. De la cette foule de récits brillants et légers, comme *le Cheval et une Anis* par exemple, qui abondent dans la littérature orientale, ingénieuses fictions auxquelles prennent plaisir les hommes les plus graves de ces pays, tandis que chez nous on les laisse aux enfants. Avant d'avoir été écrit par l'auteur, ces récits ont été remaniés bien des fois, ont passé par des bouches bien différentes qui ont y ont ajouté quelque chose, subissant ainsi le sort des poèmes homériques, dont ils sont loin pourtant d'avoir la perfection. On s'est fait ordinairement par ces conteurs, dans des cafés, devant des auditeurs attentifs, au milieu de la fumée du tabac ou de l'opium. L'habileté du conteur consistait à prolonger le récit indéfiniment, sans pour cela établir l'intérêt; quelques-uns font d'une histoire jusqu'à cinquante et soixante jours, et chaque soir les mêmes auditeurs viennent en entendre la continuation avec impatience. Dans son *Voyage en Orient*, Gérard de Selve a vu un homme qui, pendant deux mois, avait raconté l'histoire de son père et endormagés à la suite de l'exhibition d'une machine à vapeur. Jacques Willemszoon fut conseiller de Delf.

**DELFT (Gilles de)**, théologien italien. V. DELPHUS (Egédus).

**DELFTLAND**, district très-fertile de la Hollande méridionale, compris entre le Rhinland, le Schieland, la Meuse et la mer du Nord.

**DELFTHAVEN**, bourg de Hollande, dans la province de Hollande méridionale, sur la Meuse, à 3 kilom. S.-O. de Rotterdam et à 8 kilom. S. de Delft, dont il est le port; 4,000 hab. Chantiers de construction; pèches très-importantes; distilleries de genièvre.

**DELZEL**, ville forte et maritime de Hollande, province et à 25 kilom. E. de Groningue, avec un port sur le bras de mer formé de l'embouchure de l'Éms et qui la sépare de la ville d'Emden; 4,000 hab. Le port est excellent pour la navigation et le pêche; ville importante au point de vue stratégique, fortifiée par Coehorn. Un canal de 10 myriamètres la joint à l'embouchure de la Meuse. On y trouve d'ornements, renferme quelques tableaux. Signalons aussi l'arsenal, situé dans une île entourée de canaux, et l'Académie royale, où l'on réunit la collection de machines qui était auparavant à Amsterdam.

**DELGADO (cap)**, probablement le *Præsum promontorium* des anciens, sur la côte orientale d'Afrique, à l'entrée N.-O. du canal de Mozambique, par 10° de lat. S. et 38° 50' de long. E.

**DELGRÈS (Louis)**, le dernier défenseur de la ville de Saint-Domingue, né à la Guadeloupe, né à Saint-Pierre (Martinique) en 1772, fut à la prise de Matouba (Guadeloupe) le 23 mai 1802. L'histoire a conservé le souvenir des chefs noirs de Saint-Domingue; le nom du mulâtre Delgrès, qui résista jusqu'à la mort aux soldats envoyés à la Guadeloupe par le premier consul Bonaparte, en 1802, pour y rétablir l'esclavage, mérite aussi d'être sauvé de l'oubli.

Il arriva à la Guadeloupe en 1799, comme aide de camp de Baco, agent du Directoire dans les colonies, et avec le grade de chef de bataillon. Sans illusions sur l'issue certain d'une lutte qu'il avait acceptée, non provoquée, il sut se distinguer par un courage vaillamment. On le voyait s'asseoir dans une embrasure de canon, un violon à la main, y retranchement, il se fit sauter dans un suicide héroïque; il se fit sauter dans le fort de Matouba, avec ses valeureux compagnons d'armes, au moment où les Français parvenaient à y pénétrer. Delgrès n'avait pas compté sur un succès militaire; mais il avait espéré amener la France à un vigoureux compromis peut-être, en lui montrant fort et puissant le parti que son gouvernement voulait de nouveau réduire à la servitude. Toute justice régulière avait disparu, la voix de la nation était venue échoir; les bords furent chassés et traqués comme les bœufs, et non-seulement la potence fonctionna sans relâche, mais on poussa la fureur jusqu'à renouveler les tortures les plus révoltantes du moyen de l'esclavage, la roue, le bûcher et la cage de fer.

**DELLASSE (Félix-Joseph)**, littérateur belge, né à Spa en 1809. Il a pris part à la rédaction

de plusieurs journaux, le *Libéral*, le *Radicale*, le *Débat social*, etc. Outre des articles insérés dans ces organes du parti libéral le plus avancé, M. Dellasse a publié diverses brochures politiques, collaboré aux *Suppléments littéraires* de Guérard, à *la Grotte de Remouchamps* (1852), ouvrage posthume de son frère, et il a fait paraître: *l'Annuaire dramatique* (Bruxelles, 1839-1847, 9 vol. in-12); *les Bords de l'Amblève* (Liège, 1833, in-8°), en collaboration avec Thoré; *les Ecrivains, hommes politiques de la Belgique* (1857), etc.

**DELHMEH**, roman d'aventures, qui est, avec *Antar*, un des ouvrages les plus populaires de la littérature arabe. Il décrit les mœurs des tribus arabes sous les Ommyades et sous les Abbassides. Le sujet est des plus simples: c'est l'histoire d'un pauvre orphelin sans fortune qui, à force de courage, d'énergie et de patience, s'élève au premier rang dans sa tribu, après avoir accompli mille exploits de divers genres. Ces grands récits d'aventures réussissent même dans nos littératures raffinées de l'Occident; à plus forte raison chez des peuples dont les peignent fidèlement les mœurs et la vie. Le roman de *Delhemeh* ne forme pas moins de cinquante-cinq volumes. La chose étonnante moins quand on saura qu'il n'était pas destiné à être lu, mais bien à être récité par ces conteurs qu'on retrouve dans toutes les tribus arabes et qui abondent dans les villes de l'Orient. Les Orientaux ont presque tous des voix et des talents; pour eux, la vie est comme un sonnet, et c'est l'imagination qui leur procure leurs plus grands plaisirs, leur faisant oublier le despotisme sans bornes qui pèse sur eux. De la cette foule de récits brillants et légers, comme *le Cheval et une Anis* par exemple, qui abondent dans la littérature orientale, ingénieuses fictions auxquelles prennent plaisir les hommes les plus graves de ces pays, tandis que chez nous on les laisse aux enfants. Avant d'avoir été écrit par l'auteur, ces récits ont été remaniés bien des fois, ont passé par des bouches bien différentes qui ont y ont ajouté quelque chose, subissant ainsi le sort des poèmes homériques, dont ils sont loin pourtant d'avoir la perfection. On s'est fait ordinairement par ces conteurs, dans des cafés, devant des auditeurs attentifs, au milieu de la fumée du tabac ou de l'opium. L'habileté du conteur consistait à prolonger le récit indéfiniment, sans pour cela établir l'intérêt; quelques-uns font d'une histoire jusqu'à cinquante et soixante jours, et chaque soir les mêmes auditeurs viennent en entendre la continuation avec impatience. Dans son *Voyage en Orient*, Gérard de Selve a vu un homme qui, pendant deux mois, avait raconté l'histoire de son père et endormagés à la suite de l'exhibition d'une machine à vapeur. Jacques Willemszoon fut conseiller de Delf.

**DELFT (Gilles de)**, théologien italien. V. DELPHUS (Egédus).

**DELFTLAND**, district très-fertile de la Hollande méridionale, compris entre le Rhinland, le Schieland, la Meuse et la mer du Nord.

**DELFTHAVEN**, bourg de Hollande, dans la province de Hollande méridionale, sur la Meuse, à 3 kilom. S.-O. de Rotterdam et à 8 kilom. S. de Delft, dont il est le port; 4,000 hab. Chantiers de construction; pèches très-importantes; distilleries de genièvre.

**DELZEL**, ville forte et maritime de Hollande, province et à 25 kilom. E. de Groningue, avec un port sur le bras de mer formé de l'embouchure de l'Éms et qui la sépare de la ville d'Emden; 4,000 hab. Le port est excellent pour la navigation et le pêche; ville importante au point de vue stratégique, fortifiée par Coehorn. Un canal de 10 myriamètres la joint à l'embouchure de la Meuse. On y trouve d'ornements, renferme quelques tableaux. Signalons aussi l'arsenal, situé dans une île entourée de canaux, et l'Académie royale, où l'on réunit la collection de machines qui était auparavant à Amsterdam.

**DELGADO (cap)**, probablement le *Præsum promontorium* des anciens, sur la côte orientale d'Afrique, à l'entrée N.-O. du canal de Mozambique, par 10° de lat. S. et 38° 50' de long. E.

**DELGRÈS (Louis)**, le dernier défenseur de la ville de Saint-Domingue, né à la Guadeloupe, né à Saint-Pierre (Martinique) en 1772, fut à la prise de Matouba (Guadeloupe) le 23 mai 1802. L'histoire a conservé le souvenir des chefs noirs de Saint-Domingue; le nom du mulâtre Delgrès, qui résista jusqu'à la mort aux soldats envoyés à la Guadeloupe par le premier consul Bonaparte, en 1802, pour y rétablir l'esclavage, mérite aussi d'être sauvé de l'oubli.

Il arriva à la Guadeloupe en 1799, comme aide de camp de Baco, agent du Directoire dans les colonies, et avec le grade de chef de bataillon. Sans illusions sur l'issue certain d'une lutte qu'il avait acceptée, non provoquée, il sut se distinguer par un courage vaillamment. On le voyait s'asseoir dans une embrasure de canon, un violon à la main, y retranchement, il se fit sauter dans un suicide héroïque; il se fit sauter dans le fort de Matouba, avec ses valeureux compagnons d'armes, au moment où les Français parvenaient à y pénétrer. Delgrès n'avait pas compté sur un succès militaire; mais il avait espéré amener la France à un vigoureux compromis peut-être, en lui montrant fort et puissant le parti que son gouvernement voulait de nouveau réduire à la servitude. Toute justice régulière avait disparu, la voix de la nation était venue échoir; les bords furent chassés et traqués comme les bœufs, et non-seulement la potence fonctionna sans relâche, mais on poussa la fureur jusqu'à renouveler les tortures les plus révoltantes du moyen de l'esclavage, la roue, le bûcher et la cage de fer.

**DELLASSE (Félix-Joseph)**, littérateur belge, né à Spa en 1809. Il a pris part à la rédaction

de plusieurs journaux, le *Libéral*, le *Radicale*, le *Débat social*, etc. Outre des articles insérés dans ces organes du parti libéral le plus avancé, M. Dellasse a publié diverses brochures politiques, collaboré aux *Suppléments littéraires* de Guérard, à *la Grotte de Remouchamps* (1852), ouvrage posthume de son frère, et il a fait paraître: *l'Annuaire dramatique* (Bruxelles, 1839-1847, 9 vol. in-12); *les Bords de l'Amblève* (Liège, 1833, in-8°), en collaboration avec Thoré; *les Ecrivains, hommes politiques de la Belgique* (1857), etc.

**DELHMEH**, roman d'aventures, qui est, avec *Antar*, un des ouvrages les plus populaires de la littérature arabe. Il décrit les mœurs des tribus arabes sous les Ommyades et sous les Abbassides. Le sujet est des plus simples: c'est l'histoire d'un pauvre orphelin sans fortune qui, à force de courage, d'énergie et de patience, s'élève au premier rang dans sa tribu, après avoir accompli mille exploits de divers genres. Ces grands récits d'aventures réussissent même dans nos littératures raffinées de l'Occident; à plus forte raison chez des peuples dont les peignent fidèlement les mœurs

